

Alice Massat
Le Ministère
de l'intérieur



ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Le Ministère de l'intérieur

Alice Massat

Le Ministère
de l'intérieur

••
ROMAN

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1999, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24836.4
B 24836.1

Prologue

Je surveillais mon corps. Il était rond, proportionné, conforme aux normes physiologiques en vigueur pour son jeune âge. Sa taille était petite, la peau fine. Les poils courts et blonds qui la parsemaient restaient difficilement perceptibles, à moins d'être mouillés. La chevelure sur ma tête frisait abondamment. Un duvet noir tapissait les parois internes de mes narines. Je pouvais l'effleurer du bout de mon auriculaire. Ma bouche s'ouvrait franchement. Je pouvais la combler avec mon pouce. Deux de mes dents étaient tombées et mes gencives rosâtres en verraient surgir d'autres, plus grosses et plus solides : celles pour toute la vie. Mon menton bosselé servait fréquemment de prise aux mains des adultes qui réclamaient mon attention (mes joues et mes oreilles aussi). Parfois on prenait mon bras, ou ma main. Personne ne touchait les autres parties de mon corps. Mes orteils m'amusaient et je leur parlais. Je me demandais quel aspect prendraient mes genoux sans ces croûtes qui les

maculaient, stigmates de mes chutes fréquentes, badi-geonnées d'un mercurochrome magenta. Mes fesses s'avéraient confortables si je devais m'asseoir. Mon nombril était la marque d'un orifice condamné. Il ponctuait la peau lisse de mon ventre, arrondi par la régularité et l'abondance de mes repas. Mes tétons symétriques se révélaient semblables à ceux des garçons, mais je pissais assise.

La fente qui traçait une ligne parfaitement droite entre mes deux jambes n'était que la continuation logique de celle qui séparait mes fesses et qu'on appelait *la raie*. Elle dissimulait plusieurs trous destinés à uriner ou à déféquer au gré de mes besoins. Son axe marquait la symétrie de mon corps. Sur cet axe s'alignaient encore d'autres trous : celui de mon nombril, celui de ma bouche, les deux trous de mon nez, le trou occipital et le trou de mon derrière. De part et d'autre de cette structure soutenue par ma colonne vertébrale s'articulaient quatre membres que j'étais libre d'agiter comme je l'entendais. Mes oreilles et d'autres organes sensoriels tels que mes yeux se présentaient également par paires et affinaient mes perceptions stéréophoniques ou tridimensionnelles. Tout était parfaitement efficace, cohérent, beau et logique. Je n'avais aucune question à me poser sur ce qui allait de soi – à moins que l'entrejambe masculin ne s'exhibât sous mon nez.

Tout avait commencé par l'interpellation d'une voix grave à l'accent enjoué. Distinctement mais derrière mon dos, je perçus quelques mots et ces mots disaient :

– Hé ! regarde comme elle est grosse !

Mon attention fut de ce fait détournée de l'ascension rituelle des premières marches de mon immeuble. Je contemplai le spectacle d'un homme au pantalon baissé. Le personnage révélait un appendice étonnant qui pointait vers moi tel un doigt dénonciateur. Il paraissait heureux. Ce spectacle inédit suscita du fond de ma cage thoracique une puissante expiration prolongée en un rire nerveux que j'étouffai tant bien que mal. J'escaladai alors les marches de l'étage, à toute vitesse, poussée par un sentiment instinctif. Même si je trouvais ça drôle, l'affaire ne me disait rien qui vaille. Le type me rejoignit d'un seul bond, puis il glissa la main dans ma culotte. Un cri aigu, long et puissant se libéra du fond de mon ventre. Le défroqué redescendit aussitôt. Puis il disparut. Le geste froid et brutal qui m'avait fait hurler ne laissa aucune trace sur mon corps, mais chacune des secondes de cet événement surprenant marqua étrangement mon esprit. D'autant plus que d'autres adultes, très intéressés par cette histoire, ne manquèrent pas de m'en faire répéter chaque détail. Ils me questionnèrent longtemps. Je leur répondais. Ils s'indignaient. Ils disaient *ben dis donc !* Ils insistaient. Aucune précision ne les apaisait. Je décrivais le personnage. Je mimais son geste. Alors les grandes personnes se tapaient sur les genoux tout en marmonnant *non mais tu t'rends compte !* Leur accent de révolte se doublait d'un ton angoissé. Leur effroi pénétra le mien. Il l'amplifia. J'en fus contaminée.

J'avais été témoin d'un spectacle interdit et quelque chose avait changé. Tout devenait grave et amer. Un mystérieux danger planait sur l'existence, tellement redoutable qu'il était tu par tous. Les adultes ne le maîtrisaient pas plus que moi-même. Mes joies devinrent fades, alourdies par des doutes constants et impénétrables. Je grandirais avec cette peur, d'autant plus terrifiante que je n'en saisissais pas l'objet.

De l'autre bord, les garçons provoquaient. Leur différence les diabolisait. Je l'avais constaté dans mes escaliers. Ils disposaient de ce cinquième membre, sorte d'excroissance allongée, soutenue par une boursouffure mafflue, très sensible, qu'ils appelaient *testicule* et qu'ils mettaient au pluriel. Ils se vantaient d'en avoir. Ils savaient pisser debout. Ils connaissaient des mots et des attitudes qui réveillaient l'indignation des adultes. Ils ne pleuraient jamais. Ils disaient qu'ils n'avaient peur de rien. Nous étions ennemis.

Ainsi, tout fonctionnait par paire de deux opposés, séparés par un trait, une limite. La raie qui constituait la féminité du corps humain démontrait cette structure évidente et dichotomique de nous-mêmes et de toutes choses. Filles, nous en étions des symboles vivants et animés. Nous incarnions les dualités et les symétries du monde entier : nous étions des manifestations de la perfection elle-même. Garçons, ils devaient supporter leur excroissance comme une tare physiologique qu'ils s'effor-

çaient de dissimuler à moins de se révéler monstrueux et fous, comme le type de mon escalier. Il y avait les filles et les garçons comme il y avait le bien et le mal, le beau et le laid, le vrai et le faux. J'étais née du bon côté : celui des filles, celui de ma propre mère. Quelques hommes néanmoins se révélaient acceptables, comme mon père, ou certains professeurs. C'est qu'ils étaient adultes. L'existence des garçons *de mon âge* s'avérait, elle, intolérable et insupportable. Ils devaient se maintenir en deçà de la limite. Je n'aurais pu concevoir qu'ils dépassassent les bornes, qu'ils franchissent le seuil de nos différences. Aucune liaison ne les y autoriserait.

Amusés par ma haine, les hommes adultes tentaient de m'expliquer qu'ils avaient été petits, comme les garçons de mon école. Je grandirais moi-même, prédisaient-ils, tout comme mes ennemis, et nous finirions par nous entendre. Je bouchais mes oreilles. Pourquoi les croire ? Comment accepter la possibilité de ces métamorphoses invisibles à l'œil nu ? J'avais déjà une expérience suffisante de la vie pour constater combien la répétition de mes journées et de leurs habitudes lui imposait une constance inébranlable. Mais je n'avais pas encore assez existé pour comprendre que par-delà ces rythmes récurrents s'insinuait un développement fatal. C'était une question de temps, implacable, et le temps n'était rien d'autre que la succession des jours, une succession qui transformerait mon corps sans que je m'en aperçoive *tu comprendras quand tu seras grande...* Ils répétaient qu'ils ne pouvaient rien expliquer aujourd'hui, qu'ils n'avaient pas le temps,

qu'il me suffisait d'attendre et d'attendre. Ils m'offrirent une montre à aiguilles que j'accrochai à mon poignet. Ils m'apprirent à distinguer la droite de la gauche. Ils m'enseignèrent l'alphabet et les chiffres. Ils me disaient *je compte sur toi* en dressant l'index. Ils agitaient leurs mains en me demandant *est-ce que tu t'rends compte ?* Et les garçons de l'école s'acharnaient à vouloir *régler leur compte aux filles*. Je ne devais pas oublier de *compter* la monnaie lorsque j'achetais du pain, puisque la nourriture aussi s'échangeait selon des *comptes*. Il fallait *compter* les pièces, les kilos et les jours. *Compter* les bonbons si je désirais les *échanger*.

Les chiffres révélèrent l'existence d'un langage secret qui codifiait un échange. Cet échange se mesurait exclusivement au moyen du compte, et les comptes s'établissaient selon diverses opérations qu'ils nous enseignaient et qu'ils avaient nommées *addition, soustraction, multiplication* ou *division*. Tout ce qui s'opérait sur le mode de la soustraction et de la division m'angoissait, tandis que les sommes et les produits me rendaient joyeuse. Les comptes déterminaient mes humeurs et celles de mes parents qui calculaient leurs moyens et déclaraient leurs revenus. Ces calculs déterminaient leur position dans la cité, et la mienne dans mon école. Les riches se distinguaient des pauvres comme les filles des garçons. Nos identités paraissaient inhérentes à ces oppositions. Ils m'apprirent à tout séparer, à catégoriser et à classer. Ce qu'ils possédaient et ce qu'ils avaient compté les constituaient. Personne ne voulait m'en expliquer davantage *tu comprendras quand tu seras grande...* Alors je m'enfermais

dans les cabinets. Ici je n'appartenais à aucun camp ; ni celui des filles, ni celui des garçons ; ni celui des pauvres, ni celui des riches ; ni celui des petits, ni celui des grands. Mon isolement mettait en péril les lois de la relativité. Par rapport à personne, je pouvais être tout le monde. Je pouvais pisser debout en soulevant ma robe et en écartant ma culotte. Je pouvais apprécier des trésors de billes et de perles dont la valeur n'éblouissait que moi-même. Je pouvais monter sur le trône, et je devenais grande. Nul besoin d'attendre, ni de compter les mois et les jours. J'observais le sol vu de haut, la poignée de la porte. Leurs proportions se trouvaient métamorphosées par la distance qui nous séparait. Le monde perdait toute fixité, toute permanence. Le déplacement de mon point de vue me changeait moi-même et modifiait tous les objets.

Entre les années scolaires s'imposait une période plus courte qu'on appelait *les vacances*. Je me retrouvais placée en colonie *de vacances*. J'appliquais les enseignements que les adultes m'avaient transmis : je comptais les heures. Ce type de rassemblements infantiles, outre la souffrance provoquée par la séparation d'avec mon territoire familial, m'imposait le terrible désagrément de me tenir en contact prolongé avec les garçons de mon âge. Il devenait impossible de nier leur existence, comme celle de leur cinquième membre, inhérente à leur présence malsaine. Je redoutais certaines révélations. D'autre part, l'absence des parents en libérait quelques-uns et les incitait à se

vautrer en de grotesques comédies amoureuses. La haine m'en préservait. Je méprisais trop ceux de l'autre sexe pour imaginer un commerce quelconque avec l'un des leurs. Les plus grands ne s'en privaient pas. Des couples se formaient et s'embrassaient sur la bouche. Je tâchais d'observer leur manège. Ils imitaient nos parents. Ils se tenaient par la main. Puis ils se disputaient, pleuraient et se quittaient pour tout recommencer auprès d'une autre victime. Par-delà le mimétisme des attitudes adultes entre deux personnes de sexe opposé planaient plusieurs mystères. Il était évident qu'aucun garnement n'y avait accès. Les imitations des enfants du centre puaient la feinte. Les plus grands ne s'appliquaient qu'à reproduire ce que de plus grands qu'eux reproduisaient à leur tour. Et ainsi de suite. À l'école, on m'avait montré des livres qui s'intitulaient *La Reproduction*. La nudité des corps y était représentée par de pâles dessins, et l'aboutissement de ces activités mimétiques, répétitives et reproductrices contraignait la femme à l'accouchement d'un bébé au sexe imprévisible. D'où sortait-il ? Par où entrait-il ? Là n'était guère mon souci, jusqu'à ce que l'effroi me conduise à réaliser que j'étais moi-même le fruit d'une *reproduction* opérée par mon propre père et ma propre mère – pas si propres de ce fait. Cette horreur justifiait ma ressemblance avec leurs figures et leurs caractères, ainsi qu'avec ceux des autres membres de ma famille, tous issus de ces pratiques scabreuses. Sous cette fente qui me constituait, par-delà cette limite que je pensais nette et infranchissable, par-delà le signe incarné qui séparait la femme de l'homme,

le vrai du faux et le beau du laid, par-delà le bien et le mal, il était dissimulé un accès direct au cœur de mes entrailles. Un cinquième membre grainier pouvait s'y introduire et s'y introduirait – car il était écrit que je ne pourrais échapper au système implacable de la reproduction. Tout était déclenché depuis ma naissance.

Jours et nuits se succédaient quoi qu'il arrive. Le temps me conduisait irrémédiablement vers ce qui devait advenir et j'étais terrifiée. Je contenais un rictus moqueur lorsque je rencontrais une femme enceinte. Je la regardais marcher devant moi : elle l'avait fait, elle aussi. C'était encore pire lorsqu'elle donnait le bras à son mari. Ils ne se cachaient pas. Ils étaient obscènes. Les autres disaient que c'était bien – puisqu'ils étaient mariés. Les mères de famille nombreuse n'étaient pas spécifiquement des femmes lubriques : elles avaient accompli *leur devoir conjugal*, scrupuleusement. Elles maudissaient celles qui s'égarait avec les maris des autres. Elles méprisaient celles qui s'égarait avec n'importe qui, sans avoir légitimé leur union par la loi et la religion. Elles insultaient celles qui s'égarait contre de l'argent. Et pire que toutes les autres : celles qui s'égarait juste pour le plaisir *comme si c'était agréable !* Elles accouchaient dans la douleur et c'était leur devoir. Elles s'exprimaient sur le ton d'une certitude indubitable, sûres d'elles-mêmes, au nom de Dieu.

De mon côté, je m'appliquais scrupuleusement à faire mes devoirs. Je me tenais à carreau. J'avais peur de tout. Je redoutais essentiellement cette fatalité qui voulait que je me conforme à leur image. Les conséquences génésiques s'imposeraient, incontournables. J'allais y passer, c'était certain. Ma taille avait évolué suivant les normes établies par le médecin scolaire. Les marques de stylo échelonnées sur le cadre de la porte de la chambre de mes parents en attestaient : je devenais plus grande d'année en année. Et les bougies sur mon gâteau d'anniversaire, et le chiffre de mon âge, et les classes de mon école : tout compte fait et refait indiquait la normalité galopante de mon développement. Pour l'instant je n'avais pas de seins, ni de poils sous les aisselles, ou autres pubiens. Mais *ça poussera*, vaticinaient les dégoûtantes qui en étaient couvertes en dépit de leurs préoccupations constantes au sujet des nouveaux procédés d'épilation. Normale, *normale* : il faudrait être normale. Tout au fond de moi, je doutais encore que mon corps puisse se transformer de la façon prédite. Pourtant, lorsque les futures mamans exhibaient sous mes yeux leurs protubérances gravides, les grimaces tentant de dissimuler mon rire transformaient ma figure en masque sardonique. Mon corps changerait comme ça : comme ma tête. Je porterais du rouge à lèvres, un soutien-gorge et des chaussures à talons. J'irais chez le coiffeur régulièrement. Je collectionnerais des parfums aux flacons ciselés. Je m'exclamerais : *Flûte ! J'ai encore filé mon collant !* Je rirais bruyamment lorsqu'un homme chuchoterait à mon oreille. Je n'écarte-

rais jamais les jambes. Je serrerais les genoux en m'asseyant, ou bien je les croiserais en caressant une cigarette mentholée que j'aurais sortie de mon sac à main verni. Je l'allumerais avec mon briquet plaqué d'or. J'exhiberais mes ongles longs et laqués. Je laisserais du rouge sur mon mégot bagué et sur ma tasse à café. J'irais faire des folies avec mon carnet de chèques pour me remonter le moral. Je parlerais de mon découvert en tirant sur ma jupe. Je me rendrais fréquemment aux toilettes. Je rêverais de voyager avec mon mari, très loin, très très loin. Je ferais un régime pour garder la ligne – et beaucoup d'autres choses encore... Je les ignorais pour le moment puisque j'étais *enfant*.

Le dictionnaire qu'ils m'avaient offert pour célébrer mon entrée dans l'âge de raison mentionnait « *Enfant* : du latin *infans*, qui ne parle pas. » Je faisais bien de la fermer si je ne voulais pas m'attirer des ennuis. *Normal*, ils avaient écrit : « *Normal* : du latin *normalis*, de *norma*, équerre. » J'avais raison de me tenir à carreau si je voulais rester dans les normes et ne pas m'égarer. J'évitais donc de discuter de la métamorphose et des sexes poilus. En attendant de comprendre, et de tout comprendre, je retournais à ce qui m'occupait le plus sérieusement après mes devoirs scolaires : jouer à la dînette, par-dessus le carrelage froidement indifférent de la cuisine de mes parents.

Alice Massat


•• Le Ministère de l'intérieur

Née en 1966, Alice Massat
exerce le métier
de graphiste. *Le Ministère
de l'intérieur* est
son premier roman.

Nous arrivons vingt minutes avant la fermeture, les propriétaires ont l'air sinistre, comme s'ils venaient de se disputer. L'endroit est pratiquement désert, « Joe-le-taxi il va pas partout, il marche pas au soda ». Un jeune homme blond est installé au bar. J'aperçois un brun un peu plus loin. Je ne l'observe pas précisément mais il a l'air intéressant. Il est seul, sur un canapé. Deux jeunes au physique agréable pour le même jour : c'est exceptionnel. L'angoisse déboule. Je ne m'attendais pas à ça. Je ne comprends pas. Je ne suis pas là pour trouver des garçons qui me plaisent ! Je viens pour observer les autres, pour constater les occurrences de leurs désirs et celles de leurs plaisirs. Je viens pour soulever mon cœur.

Un étrange voyage dans les affaires du sexe et de la nourriture, où un corps se dévoile comme rarement, *de l'intérieur*. Porté par une écriture parfaitement maîtrisée, et drôle à sa façon, ce roman exprime un rapport au monde qui oscille entre la volonté de distance ou de pudeur et la fascination pour des expériences extrêmes.

DENOËL

B 24836.1  4.99
ISBN 2.207.24836.4
89 FF TTC

9  782207 248362